

*Supplément* 97-23 *Wanted*

4<sup>ème</sup> ANNEE— No 1.

LE NUMERO, 10 CTS.

SAMEDI, 1er AVRIL 1905.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT	
UN AN	\$2.00
SIX MOIS	1.00
Strictement payable d'avance.	

REDACTION et ADMINISTRATION	
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	
TEL. BELL. MAIN 999	

A L'ETRANGER :	
Un an	Quinze francs
Six mois	7 frs
Strictement payable d'avance.	



## ...SOMMAIRE...

Le dépôt (poésie).....	ALBERT LOZEAU
Tristesse (poésie).....	JACQUES MADELINE
L'Association de Couture.....	FRANÇOISE
L'Education d'une Princesse au XVIIIème siècle.....	MADAME SAUVALLE
Lettres Inédites.....	
Origine des Boudoirs.....	FURETEUSE
Le Coin de Fauchette.....	FRANÇOISE
Propos d'étiquette.....	LADY ETIQUETTE
Page des Enfants.....	TANTE NINETTE
Le Mal du Pays.....	M. AIGUEPERSE
Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.	



# MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

**Hormisdas A. Giguère**

34, 36, 38, 40 Marché Bonsecours

Téléphone Bell, Main 2479, MONTREAL.

**Edmond Giroux, Jr.**

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.

## Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

**ED. LAFOND**

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse

**N. BEAUDRY & FILS**

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie. Demandez un échantillon. TEL BELL MAIN 2106



## DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donne la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Elec ricité.

**INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN**

Tél Bell Est 1744.

162 rue St-Denis.

## Elixir Iodo-tannique Glycerophosphate "Ganger"

TONIQUE RECONSTITUANT DU SYSTEME NERVEUX ET OSSEUX

CONTRE:— Neurasthénie anémique, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc.

**Dosage.**— Chaque cuillerée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycérophosphate de soude, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

**Mode d'emploi.**— Adultes, une cuillerée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

SEUL DEPOSITAIRE

**PHARMACIE GAGNIER**

COIN STE-CATHERINE et ST-DENIS  
Montréal

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12..... 0.88  
 LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12..... 0.88  
 L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12. 0.88  
 INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12..... 0.88  
 LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12..... 0.88  
 EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré..... 0.88  
 HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2..... 0.88  
 (à responsabilité limitée)

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul, - - - - Montréal

## Pour bien recevoir

Vos amis ayez toujours les

Vins Porto & Madère

— DE —

**BLANDY FRERES**

Seuls agents à Montréal :

**LAPORTE, MARTIN & CIE**



SPECIALISTE

## BEAUMIER

MEDECIN ET OPTICIEN

A L'INSTITUT

D'OPTIQUE

EXAMEN DES YEUX **GRATIS**

1824 STE-CATHERINE

Coin ave. Hotel-de-Ville, Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabricant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc. Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars

Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable.

## Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

En vente en tous les dépôts

Direction et administration :

22a Rue EMERY

...MONTREAL..

Tel. Main 2045.

## QUERY FRERES Photographes

1854 Ste-Catherine, Montréal

VIGUEUR. SANTÉ. BEAUTÉ.  
 LONGÉVITÉ. VOILA CE QUE  
 DONNE A TOUS  
 LES

**DRAGEES RECONSTITUANTES**  
**LACHANCE**

LE PLUS EFFICACE DE TOUS LES RECONSTITUANTS: SE TROUVENT DANS  
 TOUTES LES PHARMACIES. EXPÉDIES FRANCO PAR MALLE.  
 DÉPOSITAIRE  
**PHC LACHANCE.**  
 PRIX 50 CENTS MONTREAL

## CAPSULES CRESOBENE

## CONSOMPTION

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (TOUX, RHUMES, LARYNGITES, ASTHME, BRONCHITES, TUBERCULOSE) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules CRESOBENE qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du

prodige. DEPOT. ARTHUR DECARY PH<sup>ce</sup>. 1688 St<sup>e</sup> Catherine. MONTREAL. et toutes pharmacies.

50¢ le flacon. sur demande, un livret

COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.



# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

**ABONNEMENT :**

UN AN - - - \$2.00  
SIX MOIS - - - 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.  
TEL. BELL, MAIN 999

**A L'ETRANGER :**

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## Le Dépôt



*Je t'offre mon cœur plein d'amers sanglots,  
A toi la rieuse enfant qui m'enivre ;  
Reçois-le comme un riche vase clos ;  
Je te le confie et je m'en délivre.*

*Solitaire, faible, ardent, sans secours  
Je gaspillerais mon or, larme à larme ;  
Préserve mon cœur des folles amours ;  
Qu'à le bien garder ta bonté s'alarme.*

*Sois sévère. Veille. Epie. Un seul pleur  
Coulé de mon cœur creuserait un vide ;  
Je veux conserver toute ma douleur.  
Ne permet jamais que mon cœur se vide !*

*Vois-tu, si mon cœur venait à tarir,  
Moi qui ne sais pas d'amour sans souffrance,  
Je ne songerais plus rien qu'à mourir,  
Préférant la mort à l'indifférence.*

ALBERT LOZEAU.

## Tristesse



*Douce Tristesse ! Tu n'es pas  
La désespérance à la mode  
Qui papillonne et fait fracas  
Et de dandysme s'accommode...*

*O bonne Tristesse ! Héritage  
Des vieilles heures où l'on a  
Souffert, et douloureux présage  
Des heures où l'on souffrira ;*

*Oh ! oui mélancolique reste  
Du passé, du très doux passé  
Où plus d'un vieux soupir atteste  
Que, l'on fut tant de fois blessé,*

*Et plus mélancolique attente  
Du proche avenir que l'on sent  
Plein de larmes d'agonisant,  
Et qui pourtant, hélas ! nous tente,*

*Tristesse tu fais souvenir  
Des aimés qui, dans l'ombre blême  
S'en sont allés, et mieux chérir  
Les aimés qu'on perdra de même.*

JACQUES MADELINE



## L'association de Couture

Il est toujours doux de constater qu'il existe des âmes très belles dont le désir d'être utile et de faire le bien est l'unique souci.

C'est donc avec une exquise sensation de plaisir que j'ai connu le projet d'établir à Montréal, une œuvre destinée à venir en aide à nos institutions de charité dans le soin et l'entretien des pauvres.

"The Needlework Guild", qui sera désormais connu au Canada sous le titre de "l'Association de Couture", a pour but de soutenir les hôpitaux, les asiles, les refuges, etc., en leur distribuant des vêtements et autres articles de lingerie neufs et réellement utilisables.

Cette œuvre existera sans distinction de race et de religion; elle n'interviendra, non plus, en aucune façon, dans les pratiques des autres sociétés de bienfaisance, mais, elle sera organisée de façon à stimuler le zèle d'une très nombreuse catégorie de personnes qui désirent soulager les nécessiteux, sans réglementer ni leurs forces, ni leurs moyens, ni même leur temps.

Car, une fois l'Association bien établie sur ses bases, il ne sera tenu qu'une seule assemblée par année et, à cette unique réunion, les vêtements, articles de lingerie, tels que draps, serviettes, taies d'oreillers, couvertures, etc., envoyés par les membres et emmagasinés dans un local spécial, seront divisés entre les différentes institutions de charité recommandées par les donateurs.

Cette œuvre, vraiment philanthropique, doit son origine à l'âme compatissante de Lady Wolverton, de Dorsetshire, en Angleterre. Fondée en 1883, elle obtint bientôt des résultats merveilleux.

"Si une petite passerelle, dit la fondatrice, pouvait être jetée entre l'île du Superflu et l'île de l'Indigence, quels bénéfices les deux n'en retireraient-elles pas?"

L'Association de Couture fut la passerelle qui devait établir une

communication, aussi facile que désirable entre ces deux rives si dissimilaires, et bientôt, le nombre des miséreux secourus, grâce à cette profitable intervention, fut incalculable.

Tous les membres de la famille royale contribuent libéralement à cette œuvre remarquable, et la plupart des vêtements, fournis par eux, sont confectionnés de la main des princesses elles-mêmes.

En 1885, sous la direction de Mme John Wood Stewart, une fraction de cette société s'établit à Philadelphie d'où elle s'étendit ensuite à travers les États-Unis. Dans beaucoup de villes, les statistiques démontrent qu'il n'a pas été distribué moins de douze mille et quatorze mille articles de confection, et à Philadelphie seulement, le chiffre s'est élevé jusqu'à "quatre millions".

Il est probable que le développement rapide de ce mouvement et sa popularité sont dûs aussi à la facilité avec laquelle on peut recruter des partisans de l'entreprise.

On le sait: nos heures sont tellement affectées aux obligations quotidiennes qu'il ne nous reste plus de loisirs à consacrer à des exigences nouvelles. Nous brûlons la vie. Et je constate que, malgré toute l'admiration pour telle ou telle œuvre charitable, il arrive que nous devons lui refuser toute participation directe, le temps que nous aurions à y consacrer faisant totalement défaut.

Il n'en est pas ainsi avec l'Association de Couture. Tout le monde, —hommes, femmes et enfants— peut en devenir membre actif, et pour cela, il suffira d'envoyer, une fois l'an deux articles neufs.—ou leur équivalent en argent—de vêtements, de lingerie, objets que l'on pourra au besoin confectionner soi-même à la maison.

Les organisatrices d'un mouvement charitable aussi méritoire, ont certainement droit à tous les encouragements. Ne le leur marchandons pas.

Pour ma part, je suis d'avis qu'il n'y a pas de plus belle charité que celle que l'on fait directement aux pauvres et aux nécessiteux.

Détail curieux à signaler: on a constaté que le don du linge, des habits "neufs" était d'une influence morale plus grande que l'aumône des vêtements fatigués ou un peu usés dont on est habitué à faire la part des pauvres dans nos bonnes familles canadiennes. C'est pourquoi l'Association de Couture demande que les articles qui lui seront adressés soient neufs.

Mais où les envoyer?

Chez Mme Paul Hamill, "The Carleton", 718, rue Sherbrooke, ou chez Mme J. R. Thibaudeau, 82 rue Du-rocher.

Et c'est là que je donne rendez-vous aux personnes qui ont l'âme généreuse et qui ont à cœur de prendre part à une association de bienfaisance effective, une association qui n'a d'autre but que la charité la plus pure, la plus désintéressée.

Donnons à ces malheureux qu'une noire misère retient à leur taudis, donnons pour les aider à chercher au dehors le travail qui procurera le pain quotidien, donnons parce qu'il y a de nos semblables qui souffrent du froid, donnons parce qu'il y a des mères qui pleurent et des petits qui faute de vêtements, sont privés de respirer l'air vivifiant du dehors, donnons, pour que l'on ait part un jour, à la récompense éternelle, promise par Celui qui a dit: "J'étais nu et vous m'avez vêtu..."

FRANÇOISE.

N. B.—L'Association de Couture a pour présidente honoraire, Lady Drummond, et pour présidente, Mme J.-B. Learmont. Parmi les vice-présidentes, notons, Lady Hingston et Mme J.-R. Thibaudeau.

F.

## Anniversaire

"Le Journal de Françoise" entre, avec ce numéro, dans sa QUATRIÈME année.



# L'EDUCATION D'UNE PRINCESSE

## AU XVIIIÈME SIECLE

J'ai un faible pour le XVIIIème siècle toujours si intéressant à étudier: plus on lit les mémoires et les souvenirs de cette époque, plus la curiosité en éveil est avide d'en connaître davantage, plus le détail des faits et des événements devient captivant et plus on désire se familiariser avec les personnages d'une époque si généralement féconde, où le rôle de la femme dans la société était si important. Important, oui, puisque nous voyons certains groupes de femmes exercer une réelle influence sur la littérature française. Beaucoup écrivant pour leur satisfaction personnelle et pour plaire à la société de leur temps, n'ayant jamais rêvé que leurs écrits pussent être publiés un jour, ce qui leur donne un intérêt plus particulièrement piquant.

Quelques-uns des meilleurs ouvrages des siècles passés sont dus à des auteurs amateurs qui, en essayant d'amuser leurs amis et leur entourage ont laissé des chefs-d'œuvre impérissables. Quelle éducation avait donc si bien préparé les jeunes filles à exercer une fois mariées une telle prépondérance? Où avait-elles puisé cet art consommé des usages et du bon-ton, l'habitude de cette conversation qui effleurait les sujets les plus légers et les plus graves avec tant d'aisance et de bonne grâce? C'est ce que je vais m'efforcer d'indiquer dans cette étude sur l'éducation d'une princesse au dix-huitième siècle.

Les mémoires de la princesse Massalska, plus tard princesse de Ligne et plus connue sous le nom de comtesse Potoka, sont excessivement curieux sous ce rapport, et c'est dans ces mémoires qui vont de son entrée au couvent à l'âge de neuf ans, jusqu'à son mariage à l'âge de quinze, que je puiserai plus particulièrement pour vous faire pénétrer

dans l'intimité de cette enfant espiègle et charmante, intelligente et malicieuse qui fait connaître avec tant de verve et de franche gaieté ses qualités et ses défauts, sans oublier ceux et celles des autres, ses joies et ses petits chagrins.

Hélène, princesse de Massalska, était Polonaise; orpheline de bonne heure, elle fut confiée à la tutelle de son oncle, le prince Massalski, évêque de Wilna. Ce prince évêque venait d'être compromis dans la récente révolution de Pologne et contraint de fuir secrètement pour éviter une arrestation; il emmenait dans sa fuite, la jeune princesse âgée de neuf ans et son neveu plus jeune qu'Hélène. Il se dirigeait vers la France. Son premier soin en arrivant à Paris, fut de rendre visite à la célèbre Madame Geoffrin qu'il avait connue en Pologne, lors de son récent voyage. Il l'informa de sa disgrâce, de son départ précipité, de la tutelle dont il était chargé et s'enquit des meilleurs établissements d'éducation pour y placer son neveu et sa nièce. Madame Geoffrin toujours prête à rendre service, se chargea de placer les enfants. Elle choisit l'Abbaye-aux-Bois pour la fillette. C'était, à cette époque, le plus grand couvent de France, il était destiné aux jeunes personnes appartenant aux familles les plus riches et de la plus haute noblesse. Toutes les dames chargées de l'éducation des pensionnaires portaient les plus grands noms du royaume. La musique, le dessin, la peinture y étaient cultivés avec le plus grand soin.

L'Abbaye possédait un beau théâtre, de nombreux décors et des costumes d'une grande richesse. Molé et Larive, élèves de la grande tragédienne, Mlle Clairon, donnaient des leçons de diction, de lecture à haute voix; les ballets étaient dirigés par les premiers danseurs de l'Opéra. Tous les professeurs étaient étran-

gers à l'Abbaye, sauf ceux de botanique et d'histoire naturelle. Les dames surveillaient seulement le travail des pensionnaires et assistaient aux leçons.

Hélène, princesse de Massalska, fit son entrée à l'Abbaye-aux-Bois, un jeudi de l'année 1773, madame Geoffrin et le prince-évêque l'accompagnaient; pendant que ceux-ci s'entretenaient avec madame l'abbesse et madame de Rochechouart, la première grande maîtresse, la Mère Quatre-Temps, emmenait la petite Hélène pour lui faire revêtir l'habit de pensionnaire. Elle revint bientôt à la grille du parloir pour faire ses adieux à son oncle et à madame Geoffrin qui la trouvèrent très gentille dans son nouveau costume. Elle fut ensuite présentée aux pensionnaires qui s'empressèrent autour d'elle et la regardaient un peu avec curiosité, sachant qu'elle arrivait de la Pologne. On lui faisait mille questions, auxquelles elle ne répondait pas, observant tout, entendant tout, mais n'ouvrant pas la bouche. L'une disait: "Pauvre petite, elle ne sait pas le français; faut lui faire parler polonais, pour voir quelle langue c'est!" — "Oui, disait une autre, elle arrive de la Pologne, il paraît que c'est bien loin. Ah! que c'est drôle une Polonaise!" Cependant, l'une d'entre elles, mademoiselle de Montmorency, la prit sur ses genoux, et tout en lui caressant les cheveux, lui demanda si elle voulait bien qu'elle fût sa petite maman? De la tête, elle fit signe que oui. Elle se laissa caresser par toutes les élèves qui lui apportaient de petits présents, des pelotes, des soufflets pour mettre les épingles. A l'heure du souper, la glace étant enfin rompue, la Mère Quatre-Temps la mena par la main au réfectoire, mademoiselle de Choiseul, la nièce de l'ancien ministre, la fit placer près d'elle et soudain, voilà qu'elle



se mit à parler. Alors toutes de s'écrier: "Ah! la petite Polonaise, parle français!" Après le souper, elle fut appelée auprès de madame de Rochechouart. Comme je l'ai dit plus haut, madame de Rochechouart, était la première grande maîtresse; c'était une femme d'une rare distinction, d'un grand sens et d'un esprit élevé, elle était la sœur du feu duc de Mortemart; Hélène parle souvent d'elle dans ses mémoires; voilà le portrait qu'elle nous en a laissé: vingt-sept ans, grande, bien faite, un joli pied, la main délicate et blanche, des dents superbes, de grands yeux noirs, un air fier et sérieux, un sourire enchanteur. — Elle était après madame l'Abbesse, la personne la plus importante de l'Abbaye, elle dirigeait à son gré les études et l'éducation des pensionnaires. Elle remplissait ainsi les heures parfois bien longues d'une existence et d'une vocation qu'elle n'avait point choisies.

Hélène se présenta alors devant madame de Rochechouart, qui la sachant orpheline et si loin de son pays, la prit tout de suite en affection, lui prodigua mille tendresses. Elle lui demanda son nom qu'elle dit aussitôt, mais ces dames eurent tant de peine à le prononcer qu'elle leur dit: "Appelez-moi Hélène, c'est mon prénom." Et on l'appela toujours ainsi. C'était la coutume de faire payer la bienvenue à chaque nouvelle pensionnaire. A cet effet, on choisissait un jour, et la nouvelle donnait un grand goûter avec des glaces, cela coûtait 25 louis. On fixa le jour de récréation pour le samedi suivant. Ce fut l'occasion pour Hélène de faire plus amplement connaissance avec ses nouvelles compagnes; mais, elle ne tarda pas à s'habituer à sa nouvelle existence. Elle entra dans la classe bleue avec les enfants de sept à dix ans. Voici, d'après Hélène, le programme des leçons, les heures de travail et le temps consacré aux récréations:

Les lundis, mercredis, vendredis: se lever en été à sept heures, en hiver, à sept heures et demie. Être à huit heures aux classes, dans les stalles, pour attendre madame de

Rochechouart qui entre à huit heures.

Apprendre, dès qu'elle est sortie, son catéchisme de Montpellier, et l'avoir répété; à neuf heures, déjeuner; à neuf heures et demie, la messe. A dix heures, lire jusqu'à onze heures. A onze heures et demie jusqu'à midi, dessiner. Depuis midi jusqu'à une heure, prendre la leçon de géographie et d'histoire. A une heure, dîner et récréation jusqu'à trois heures. A trois heures, leçon d'écriture et de calcul jusqu'à quatre heures. A quatre heures, leçon de danse jusqu'à cinq heures, goûter et récréation jusqu'à six heures. A six heures jusqu'à sept heures, la harpe ou le clavecin. A sept heures, souper. A neuf heures et demie, au dortoir. Les autres jours de la semaine, étaient ordonnés de même; au lieu de prendre des leçons de maîtres étrangers au couvent, les enfants travaillaient sous la direction des dames de l'Abbaye.

Les dimanches et fêtes étaient consacrés aux services religieux. La classe bleue avait trois maîtresses principales. Hélène n'a pas oublié de nous laisser leur portrait:

"Madame de Montluc, dite la Mère Quatre-Temps, bonne, douce, soigneuse, trop minutieuse et tatillon.

"Madame de Montbourcher, dite Ste-Macaire, bonne, bête, fort laide, croyant aux revenants.

"Madame de Fresnes, dite Sainte-Bathilde, laide, bonne, racontant beaucoup d'histoires."

Quinze sœurs converses étaient attachées au service de la classe bleue. Toutes ces dames étaient fort indulgentes pour Hélène, et la traitaient un peu en enfant gâtée. Quelque temps après son entrée au couvent, on lui fit faire sa première confession, qui fut précédée d'une retraite, et on lui donna pour sujet de méditation: l'obéissance, thème bon à méditer pour l'espiègle Hélène. Ce jour-là, elle se crut tout à fait une grande personne, elle mit beaucoup de sérieux à examiner sa conscience pour le grand jour de la confession. Il est regrettable qu'elle ne nous raconte pas ses aveux. Elle se mit au

lit un peu fatiguée, mais très satisfaite de sa personne.

Pendant que sa femme de chambre, mademoiselle Ljioul, la déshabillait, la sœur Bichon vint près d'elle et se recommanda à ses prières.

—"Que voulez-vous que je demande pour vous?" dit Hélène.

—"Priez le bon Dieu qu'il rende mon âme aussi pure que la vôtre est dans ce moment," dit sœur Bichon.

Alors Hélène dit tout haut: "Mon Dieu, accordez à sœur Bichon que son âme soit aussi blanche que la mienne devrait être, si j'avais profité des bonnes leçons qu'on m'a données." Sœur Bichon fut enchantée de cette prière, et dit à Hélène que si elle mourait la nuit même, elle irait en paradis tout de suite. "Qu'est-ce qu'on voit en paradis?" dit Hélène.

"Figurez-vous, ma petite poule, que le paradis est une grande chambre toute en diamants, rubis, émeraudes et autres pierres précieuses. Le bon Dieu est assis sur un trône, Jésus-Christ est à sa droite, et la sainte Vierge à sa gauche; le Saint-Esprit est perché sur son épaule et tous les saints passent et repassent." Heureusement, Hélène s'endormit; elle vit probablement en songe, le Saint-Esprit perché sur l'épaule de la Vierge et les saints passer et repasser.

Madame de Rochechouart s'attachait de plus en plus à la petite Polonaise, elle la surveillait sans que celle-ci s'en doutât. Hélène qui était un petit cheval échappé, éprouvait un respect et une sorte de crainte mêlée à la plus vive admiration pour la grande maîtresse générale. Toutes les élèves d'ailleurs, éprouvaient cette crainte et ce respect, et souvent nous dit Hélène, quand elle faisait sa tournée matinale et qu'elle surprenait les élèves pêle-mêle en venant au déjeuner, il lui suffisait de frapper une fois dans ses mains pour que chacune d'elles courût à sa stalle, et alors on eut entendu une mouche voler.

"J'avais l'habitude, dit Hélène, de ne traverser la maison qu'à bride abattue; quand je rencontrais madame de Rochechouart, je m'arrêtais tout court; alors, quand elle me re-



gardait, comme son regard naturel est assez sévère, je me figurais que je lui avais déplu et je revenais tout éplorée à la classe, disant: "Ah! madame de Rochechouart m'a fait les grands yeux!" Les autres me disaient: "Tu es folle, veux-tu qu'elle diminue ses yeux quand elle doit te rencontrer?"

Madame de Rochechouart l'apprit et fit venir Hélène. Elle lui demanda en riant si ses yeux lui faisaient toujours peur? Hélène lui répondit gracieusement qu'elle les avait si beaux, qu'ils faisaient plus de plaisir que de peur. Très touchée, la grande maîtresse la prit dans ses bras et l'embrassa affectueusement.

C'est ainsi que cette femme se faisait aimer et respecter des pensionnaires. Sévère, mais juste, toutes l'adoraient tout en la craignant; elle n'était pas caressante, mais un mot de sa part faisait plus d'effet sur ces jeunes cervelles que les plus grandes remontrances.

Un jour en courant dans le jardin, les pensionnaires entendirent une voix souterraine, elles s'arrêtèrent pour écouter d'où cela pouvait venir; elles découvrirent que c'était par le trou d'un égoût qui communiquait avec la cuisine du comte de Beaumanoir, dont l'hôtel était contigu. Et voilà les petites curieuses qui se forment en cercle pour se cacher des maîtresses, et se mettent à appeler. La voix d'un petit garçon leur répondit. Elles lui demandèrent son nom. Il dit qu'il s'appelait Jacquot et qu'il avait l'honneur de servir dans les cuisines du comte de Beaumanoir.

"La récréation va finir, dit l'une d'elles, mais veux-tu revenir demain à la même heure?" Ce fut chose entendue. Le lendemain à heure fixe, ces demoiselles entendirent sortant du trou le son d'une flûte, elles accoururent bien vite et entrèrent en conversation. Jacquot leur demanda leurs noms qu'elles s'empressèrent de lui donner. Au bout de trois ou quatre jours, il les connaissait au son de la voix, et il appelait: "Hé! d'Aumont, Choiseul, Mortemart!" Il leur demandait si elles étaient brunes ou blondes et ce qu'elles fai-

saient dans le jardin? Il connut ainsi l'heure de leur récréation et de leur goûter. "S'il n'y avait pas de grille au milieu de l'égoût, leur dit une fois Jacquot, je vous donnerais de bonnes choses; mais je vais travailler à l'enlever et demain je vous apporterai un bon goûter." Elles étaient si occupées de ce que leur disait Jacquot, qu'elles ne virent pas s'avancer une des maîtresses, madame de Saint-Pierre au moment où celui-ci criait: "Hé! Choiseul, Damas, écoutez donc, la grille sera ôtée demain!"

En apercevant leur maîtresse, les oiseaux s'envolèrent mais trop tard, car elle avait tout entendu et alla tout de suite chez la grande maîtresse lui conter l'aventure. Madame de Rochechouart écrivit immédiatement à M. de Beaumanoir que l'on allait mûrir l'égoût qui donnait dans sa cuisine, parce que ses gens causaient avec les pensionnaires.

Puis elle vint vers les demoiselles, et très digne fit quelques plaisanteries sur la charmante conquête qu'elles avaient faite, leur dit qu'il fallait avoir le goût bien délicat et des sentiments bien élevés pour avoir mis autant de prix à la conversation d'un marmiton, et qu'elle se flattait que quelque jour, ce marmiton viendrait réclamer des bontés de celles qui lui avaient si complaisamment dit leurs noms, et que cela ne laisserait pas de charmer leurs familles. Le ton ironique avec lequel étaient prononcées ces paroles humilia profondément les jeunes filles, plus que ne l'eût fait une longue gronderie; elles promirent d'être plus réservées à l'avenir, et l'aventure du petit marmiton fut vite oubliée.

Tous les ans, la veille de Sainte-Catherine, on distribuait des prix aux pensionnaires. On donnait trois prix pour chaque classe. Trois prix pour l'histoire et la géographie, trois pour la danse, trois pour la musique, trois pour le dessin. Cette année-là, Hélène eut le premier prix d'histoire et le second prix pour la danse.

On permettait aussi aux pensionnaires, à celles qui avaient le mieux travaillé, de sortir pendant le carna-

val et d'aller à des bals d'enfants. Souvent aussi, elles jouaient la comédie, Molé était chargé de diriger les répétitions. Hélène remplit un jour le rôle de Joas dans Athalie et réussit fort bien. "M. Molé, dit Hélène, m'avait recommandé de ne pas déclamer, mais de dire naturellement, comme dans une conversation, j'ai suivi ses recommandations et j'ai eu beaucoup de succès."

La petite Polonaise aime à jouer des tours et en compagnie de son amie, mademoiselle de Choiseul, elle se lève la nuit pour s'amuser à souffler les lampes, à cogner aux portes, à attacher les cordes des cloches qui doivent appeler les religieuses à matines, à manger des pâtés et des bonbons qu'elles achètent en cachette. Une fois, il leur prend fantaisie de verser une bouteille d'encre dans le bénitier à la porte du chœur, et comme ces dames se relevaient à deux heures après minuit pour dire matines et qu'il n'y avait qu'une lumière très faible pour éclairer le bénitier, elles prirent de l'eau bénite et se signèrent. Mais le jour vint vers la fin des matines, et quand elles se virent toutes balafrées d'une façon si étrange, elles se mirent à rire si fort les unes des autres, que l'office en fut interrompu. Ce fut un vrai scandale. On chercha à savoir qui avait causé ce désordre, mais on ne put découvrir d'où cela venait.

Cependant, toutes ces espiègleries n'empêchent pas Hélène d'étudier.

"J'étais très forte en histoire ancienne, dit Hélène, je savais très bien l'histoire de France; et la mythologie avait pour moi beaucoup d'attrait. Je savais par cœur tout le poème de la Religion, les fables de LaFontaine, deux chants de la Henriade, et toute la tragédie d'Athalie, dans laquelle j'avais joué Joas; je dansais très bien, je savais solfier, je jouais un peu de clavecin et un peu de harpe."

MADAME SAUVAILLE.

(Suite au prochain numéro)

—Boff a épousé une personne riche n'est-ce pas? ...

—Oui, mais elle ne lâche pas son argent.

—En d'autres termes, elle conserve ses charmes.



## L'Origine des Boudoirs

Innovation toute moderne, essentiellement féminine, abri contre les importuns et les profanes, cette aimable petite pièce a des origines fort obscures. Cependant, on croit savoir qu'au Moyen-Age, les châtelaines et les princesses, en quête d'isolement, se retiraient dans leurs oratoire pour y chercher la solitude et le recueillement.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les princesses avaient des petits cabinets à côté de leurs chambres. Au château de Saint-Germain, pour n'en citer qu'un, la reine avait un cabinet au premier étage, madame Marguerite, sœur du roi, en avait un également, mais plus petit, et celui de la duchesse de Valentinois, placé juste sous le cabinet de la reine, était en forme de triangle, mais nous ne savons rien de leur décoration intérieure ni de leur destination qui nous permette de supposer qu'ils se rapprochaient de la pièce qui nous occupe. Le seul des cabinets de cette époque, sur lequel nous ayons des renseignements précis, est celui de la douce Louise de Vaudemont, épouse de Henri III. Conservé scrupuleusement, il est entièrement tendu de noir en signe de deuil, le principal ornement consiste en tableaux de famille, et le meuble le plus en vue est un prie-Dieu.

Décoration bien sévère pour une pièce qui devait avoir deux siècles plus tard, sous le nom de boudoir, une si singulière descendance, et, vraiment, chères lectrices, il serait bien difficile d'assigner aux charmants boudoirs actuels, une origine aussi austère.

La difficulté du chauffage, l'absence de confortable, avaient, jusqu'à la Renaissance, fort simplifié le nombre et la distribution de ces pièces. Mais au XVI<sup>e</sup> siècle, les habitations se transforment, les habitudes changent: les femmes prennent à la vie sociale une part de plus en plus active, leur influence se faisant sentir chaque jour davanta-

ge provoque une transformation profonde dans l'aménagement des maisons et des palais.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les cabinets ou boudoirs abondent et se trouvent dans toutes les maisons de gens de qualité; chose à noter, cet essor coïncide avec l'éclosion du beau langage et du mouvement littéraire qui salue l'aurore de ce siècle et l'apparition des Précieux et des Précieuses.

Pour des beautés aussi pudiques, pour ces délicates créatures éprises d'idéal et de tendresses quintessenciées, le cabinet, asile des beaux esprits, prend une importance considérable. Indispensable même, car, s'imaginer-t-on Mlle de Scudéry, Mme de Lafayette, sans boudoir? Une Précieuse sans boudoir — qu'on appelait alors encore, un cabinet, — eut été un être incomplet, ce n'eut plus été une Précieuse!

Les mémoires du temps nous apprennent qu'ils étaient ornés de miroirs et de peintures aimables. La mode vint aussi de disposer et d'arranger soi-même son intérieur; Mme de Rambouillet donnant l'exemple, sa compétence et son habileté en cette matière valurent à son boudoir la plus haute réputation.

Mais il appartenait à Louis XIV de relever singulièrement la richesse de ces sortes de réduits. Ce fastueux monarque en offre plusieurs à Mlle de La Vallière, "lesquels étaient garnis de riches broderies à fond d'or, manière de velours arabesque"; à la princesse de Conti, il en offre un également non moins brillant. Les "Inventaires des meubles de la Couronne" dressés sous le règne du Roi-Soleil, mentionne une quantité innombrable de lits de repos, fauteuils, banquettes, tabourets, écrans et paravents. La brocette de Venise voisine avec le velours de Gênes, le brocart de Florence avec les satins de Lyons et de Milan, les broderies d'or et d'argent foisonnent.

Le luxe dans l'ameublement des boudoirs pénètre partout et dans une proportion inattendue, on en rencontre un — le croirait-on! — à la Bastille dans les appartements du gouverneur. Des tentures de da-

mas de Gênes gros bleu avec dix fauteuils et six chaises à la reine de même étoffe à bois doré, deux bergères de velours ciselé d'Utrecht, des portières de damas de gros de Tours égayaient cette sombre demeure.

Peu à peu le caractère de somptuosité dont étaient empreintes les créations du Grand Siècle vient à changer; le cabinet se transforme, la fastuosité cède la place à la grâce; la coquetterie succède à la solennité, et sous la Régence le cabinet est devenu tout à fait boudoir! Le Temple d'Apollon est devenu le sanctuaire de Vénus!

Pour le boudoir de Mme de Pompadour meublé en perse brodé d'or, Boucher peint de ravissants dessus de portes, et bientôt, selon le vers de LaHarpe:

Ces boudoirs sont d'un art que l'art ne peut décrire!

Mais c'est surtout à la fin de ce siècle, sous le règne de Louis XVI, au temps du roi forgeron et de la reine bergère, plutôt que de la Régence et du règne de Louis XV, que datent les arrangements érotiques. Guirlandes de roses, flèches entrelacées, carquois et arcs, torches enflammées, surabondance de glaces, tels sont les accessoires et motifs habituels de ces décorations.

La tourmente révolutionnaire devait, sinon faire table rase de toutes ces merveilles, du moins les transformer.

"Jusque dans les boudoirs, ces sanctuaires des anciennes coquetteries, — dit un écrivain de l'époque, — des estampes représentant la prise de la Bastille et des caricatures sur les événements du jour remplacent les charmants sujets de Boucher et les jolies gaietés de Fragonard".

Je n'oserais, douces lectrices, vous citer parmi les intérieurs typiques que nous valent cette éclipse du goût, le boudoir de Théroigne de Méricourt, aux murs ornés de "tableaux agréables représentant l'assassinat de Foulon et de Berthier, l'exécution de Faviers et les massacres de la Glacière d'Avignon." Encore un ancêtre, dont ne voudront jamais se réclamer nos charmants boudoirs!



Je préfère terminer cette nomenclature par la description du boudoir de la bonne Mme Tallien, l'innovatrice des "perruques blondes", telle que nous l'a laissée le marquis de Parvy qui avait eu l'occasion de voir les appartements en allant solliciter auprès d'elle, en faveur de son père détenu à La Réole.

"Je crus, dit-il, entrer dans le boudoir des Muses, un piano entr'ouvert, une guitare sur un canapé, une guitare dans un coin, une table à dessin avec une miniature ébauchée — peut-être celle du patriote Tallien, — un secrétaire ouvert, rempli de papiers, de mémoires et de pétitions; une bibliothèque dont les livres paraissaient en désordre, un métier à broder où était montée une étoffe de satin."

Comme on le voit, la célèbre thermidorienne, tout aussi bonne patriote que Théroigne, ne sentait pas le besoin de prouver son civisme par des décorations aussi sauvages.

FURETEUSE.

## Lettres Inédites

Un journal français publiait il y a quelque temps, des lettres inédites de George Sand, Eugène Sue, Gérard de Nerval, Victor Hugo, et nous avons pensé que ces pages, si bien écrites, et de sentiments irréprochables, procureraient un quart d'heure de lecture agréable aux lectrices du "Journal de Françoise".

Madame Ratazzi avait demandé à George Sand et à Eugène Sue leur opinion sur la publication des lettres de Lamennais. Ce sont les réponses qui sont publiées dans les deux premières lettres. On dirait, en lisant George Sand qu'elle avait déjà prévu qu'un jour viendrait où la curiosité du public chercherait le pourquoi de quelques énigmes....

"Croyez bien, écrivait Eugène Sue, un honnête homme ne rougit jamais de voir ses actions, ses pensées et ses opinions dévoilées; ainsi, si la correspondance de Lamennais ou d'autres peuvent être utiles à la cause ou à vous-même, vous avez le

droit d'en faire part au public. Un homme dans notre position, un écrivain, ne s'abuse pas; lorsqu'il écrit, il sait bien que, quelles que soient les promesses faites, ses lettres sont malheureusement des autographes, et que, dans vingt ou quarante ans, elles seront nécessairement livrées à la curiosité ou à la sympathie, par le fait même de la personne à qui elles ont été adressées, ou par ses héritiers. Vous le voyez bien par Balzac; à chaque lettre intime qu'il vous a écrite, il mettait en tête: "Brûler", et vous obéissiez à cette injonction, tandis que toutes les autres ne portaient aucune mention; il devinait le rôle possible, probable, qu'elles devaient jouer dans un temps plus ou moins éloigné.

Il est toutefois un cas où le silence le plus scrupuleux est exigé par les simples lois de la pudeur, c'est lorsque les lettres ont été adressées à la femme et non à l'écrivain. La femme à faire connaître par sa correspondance un ami littéraire ou politique appartenant à son salon; elle est blâmable et indélicate lorsqu'elle trouble le silence du cimetière par des révélations amoureuses.

La G... livrant lord Byron et ses soupirs un peu ridicules au public est blâmable. Mme Récamier pouvait publier tout ce qu'elle voulait sur Chateaubriand et personne n'avait le droit de le trouver mauvais. Il n'y a qu'un homme qu'une femme délicate ne doit pas étudier pour le public, c'est son amant. Toutes les fois que vous faites aimer davantage un homme en dévoilant un côté de sa vie, vous êtes dans la bonne voie. Celles, au contraire, où cet homme s'est montré sous un jour peu favorable ou qui sont propres à donner lieu à des interprétations fâcheuses sur sa conduite, il faut les détruire."

A son tour, George Sand écrivait: "Je crois et je persiste à croire qu'il faut prévoir certaines interprétations et changer certains mots... Je suis bien de l'avis de Sue que les morts continuent à nous aimer, mais nous leur devons encore plus qu'ils ne nous doivent, surtout à de tels morts, si outragés et si calomniés de leur vivant pour avoir aimé et voulu le bien. L'excellent Sue s'inquiétait des exigences de style de ses propres lettres et nous demandait de les revoir. Si Lamennais eût revu les siennes, il eût peut-être corrigé aussi. Enfin, je contredis encore notre pauvre Sue en ceci: c'est que nous devons nous attendre tous à

ne pas écrire une ligne qui ne soit montrée et publiée. J'avoue que cette pensée m'empêcherait d'écrire à qui que ce soit et qu'elle ne me vient que quand je m'adresse à des inconnus ou à des personnes que je n'estime pas beaucoup. Que mes lettres deviennent ce qu'elles pourront, je ne veux pas y songer. J'aime à me persuader que quand elles sont intimes, elles ne sortiront pas de l'intimité bienveillante."

Hélas! en ce qui concerne "l'intimité bienveillante", ç'a été le grand public pris pour juge, — le grand grand public, qui d'ailleurs s'est très sagement récusé et n'a pas voulu porter de jugement sur les amours d'Elle et de Lui: il les a plaints tous les deux pour ce qu'ils ont dû souffrir en dépit de tout....

◆ ◆ ◆

Le même périodique publie d'autres lettres inédites de Victor Hugo, de Gérard de Nerval, de Goethe, et des vers d'Auguste Vacquerie et de Ponsard, dont ce nom jure à côté de ces romantiques.

Le pauvre Gérard de Nerval, dont la fin lamentable appelle une larme, qui a écrit de lui-même:

...Et quand vint le moment, où las de cette vie,  
Un soir d'hiver enfin, l'âme lui fut ravie,  
Il s'en alla disant: "Pourquoi suis-je venu"?

Gérard de Nerval est représenté ici par une page délicieuse, d'une vivacité d'esprit qui était bien la sienne, si pittoresque, si émue et si tendre:

"Ne me donnez pas, chère fée bienfaisante, les beaux livres que vous m'avez promis pour mes étrennes: je les convoitais depuis bien longtemps, ces beaux volumes dorés sur tranche, cette édition unique! Mais ils coûteront bien cher, et j'ai quelque chose de mieux à vous proposer: une bonne action. Je vous vois tressaillir de joie, ô la belle des bonnes, la bonne des belles, vous qui remplacez, par la charité silencieuse et infatigable, les joies que Dieu ne vous a pas données, les plaisirs d'amour dont vous êtes sevrée; vous dont l'existence à la fois folle et austère est si vide, et dont le cœur est si chercheur. Eh bien! voici, ma belle amie, de quoi l'occuper toute une semaine.

Rue Saint-Jacques, numéro 7, au cinquième étage, croupit, dans une affreuse misère, une misère sans nom, le père, la mère, sept enfants: sans travail, sans feu, sans pain, sans lumière: deux des enfants sont à moitié morts de faim. Un de



ces hasards qui me conduisent souvent, m'a porté là hier: je leur ai donné tout ce que je possédais, mon manteau et quarante centimes, puis je leur ai dit qu'une grande dame, une fée, une reine de dix-sept ans, viendrait tantôt dans leur taudis avec tout plein de pièces d'or, des couvertures, du pain pour les enfants; ils m'ont regardé comme un fou... Je crois vainement que je leur ai promis des rubis et des diamants, et ces pauvres gens n'ont pas bien compris. Mais ils se sont mis à sourire et à pleurer; ah! si vous aviez vu! Vite donc, ma chère petite fée! Accourez avec votre baguette, vos grands yeux doux qui leur feront croire à l'apparition d'un ange, réaliser ce que votre pauvre poète a promis en votre nom. Donnez à cette bonne œuvre le prix de mes étrennes, car je veux absolument y concourir, ou plutôt remettez à Désirée les quatre-vingts francs que devait coûter le chef-d'œuvre auquel je ne veux plus penser, et je cours au Temple et chez le père Verdureau acheter tout un emménagement de prince russe en vacances; ce sera beau, vous verrez, vous serez éblouie!... Je vais quêter chez Béranger. Au revoir, petite reine! à tantôt! au grenier de "nos" pauvres! "Nos pauvres!" Je me sens fier en écrivant ces deux mots. Il y a donc quelqu'un de plus pauvre que moi, de par le monde! N'oubliez pas le numéro, au cinquième, second couloir, la porte à gauche!

Adieu Mignon, chère Mignon, douce Mignon, providence des affligés, mignonnes Mignon, si bonne et si fine, si peu fière et si gentille! Mettez votre robe à longue queue et vos souliers à talons: je leur ai promis, gros comme le bras, une grande princesse, plus puissante que tous les puissants de la terre. Ils n'y croiront plus quand ils verront vos seize ans et votre frais sourire. Mais je bavarde, je bavarde... Adieu, mignonne, encore adieu!

Pardon, madame.

GERARD DE NERVAL.

C'est vraiment une merveille, cette lettre, et on la relirait sans jamais s'en lasser.

Maintenant, c'est le "sombre Eschyle" qui parle, c'est Victor Hugo:

"Ne me demandez pas de vers ni de prose: demandez-moi, madame, d'être remué jusqu'au fond de l'âme par une lettre comme celle que je reçois: demandez-moi de vous admirer, de vous applaudir, de vous

contempler, — de trop loin hélas! — Demandez-moi de comprendre qu'une femme comme vous est un chef-d'œuvre de Dieu. Les poètes ne font que des Illiades, Dieu seul fait des femmes comme vous; c'est ainsi qu'il se prouve. Tout ce que vous me dites m'émeut. Je ne puis songer sans un regret mélancolique, et presque amer, à cette place rayonnante que vous m'avez donnée dans votre imagination. C'est la gloire, madame, qu'une telle place, cela eût pu être mieux de la gloire!... Laissez-moi m'incliner devant votre souveraineté de grâce, de beauté et d'esprit, et permettez qu'à distance, et sans chercher à franchir toute cette mer et toute cette terre qui nous séparent, et en restant dans mon ombre, et en m'y replongeant même plus profondément et plus résolument, je me mette, en pensée du moins, à vos pieds, madame!

Votre charmant envoi m'arrive, madame, au milieu d'un nuage de lettres politiques (quelques-unes fort sombres), comme une étoile dans un tourbillon. Je ne saurais vous dire avec quelle émotion j'ai vu ce ravissant portrait, qui ressemble à votre esprit en même temps qu'à votre visage, et la gracieuse signature qui le souligne: cherchez un autre mot qui remercie; "je vous remercie" n'est pas suffisant.

Le sombre Eschyle remercie l'éblouissante et divine Rhodope. Les ténébres sont "plus que jamais" éprises de l'étoile.

Vos pensées et vos lettres sont des perles, de ces perles ardentes dont parle le Koran, il faudrait avoir tout ce que vous avez, la dignité mêlée à la passion, la grâce exquise et l'éblouissant esprit, il faudrait être vous-même, pour qu'un homme au monde pût se croire digne de vous. Il me semble que, si j'étais auprès de vous au lieu d'être si loin, je vous prendrais de votre âme, et que je vous volerais, comme Prométhée aux dieux, cette flamme céleste qui est en vous. Mais vous êtes à Rome, hélas! Laissez-moi dans ce rêve vous parler et vous évoquer...

O madame, qui dit grandeur dit franchise, et vous êtes franche, parce que vous êtes grande. Depuis douze jours j'ai attendu le "coup d'État", j'étais aux aguets et j'espérais... Il faut repartir, maintenant. Me voilà retombé pour un grand mois dans le tourbillon, dans le va-et-vient, dans le mouvement continu. Écrivez-moi, écrivez-moi. Eschy-

le envoie à Rhodope toute son âme, toutes ses pensées, tous ses rêves.

Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Malgré vous, vous êtes en France, maintenant; votre chalet n'est plus exilé, la frontière de France est venue en quelque sorte vous prendre de force et vous embrasser, ce qui n'est vraiment pas mal pour une frontière. Du contre-coup, voilà notre correspondance soumise à la police de Monsieur votre cousin; ma lettre court grand risque.

Si vous la recevez, recevez-la cordialement, madame, et trouvez bon qu'à travers la distance je vous baise respectueusement la main.

VICTOR HUGO.

On ne se laisserait point de citer...

Madame H. Couvrette, garde-malade, 126, rue Drolet, offres ses services dans les familles où l'on aura besoin d'une garde malade compétente. Mme Couvrette possède des recommandations de plusieurs médecins, bien connus, de Montréal.

## Le Spécifique du Dr MACKAY CONTRE L'ALCOOLISME

Employé avec un succès infaillible par le gouvernement de la Province de Québec pour la réforme des alcooliques.

Les autorités municipales de Montréal ont reconnu les mérites de cette découverte merveilleuse. Dernièrement, la Commission des Finances a voté un crédit de \$500 pour faire faire un dépôt de la médecine du Dr Mackay dans tous les postes de police, afin d'empêcher, par une prompt application dans les cas urgents, les décès qui se produisent si fréquemment dans les cellules.

Pas besoin d'internement au Sanatorium: le traitement peut se donner à la maison. Pas besoin non plus de diète spéciale. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté du malade de se guérir et de s'abstenir de spiritueux.

Cette médecine est maintenant à la portée de tous, le prix en ayant été réduit. Les effets étonnants qu'elle a produits sur les ivrognes les plus invétérés cités en cour correctionnelle à Québec et à Montréal prouvent que l'alcoolisme est une maladie guérissable.

Avec l'approbation du public et des gouvernements, et les résultats constatés, toute expérimentation nouvelle serait superflue.

Correspondance strictement confidentielle.

S'ADRESSER A LA

**Leeming Miles Co., Ltd.**

288 rue St-Jacques, Mon'real.

Seuls agents pour la vente du

**SPÉCIFIQUE du Dr MACKAY**

pour la guérison de

**L'ALCOOLISME**



*La Directrice du salon de modes MILLE FLEURS a l'honneur de vous inviter à venir visiter l'exposition des modes du printemps qui aura lieu*

**LUNDI LE 3 AVRIL**

ET LES JOURS SUIVANTS

*Vous verrez à MILLE FLEURS les plus ravissants chapeaux de la saison nouvelle, et les dernières créations de l'élégance et du bon goût.*

**MILLE FLEURS**

1554 rue Ste-Catherine



# LE COIN DE FANCHETTE

M. Rivet, organise, cette année, son onzième pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, et le jour du départ est fixé au 3 juin prochain.

J'en parle dans cette page, afin d'attirer l'attention de mes correspondantes sur cette excursion qui s'offre à elles à des conditions que je trouve—et j'ai quelque expérience touchant le chapitre des frais de voyage — exceptionnellement avantageuses.

Songez un instant que, pour la somme de \$275.00, l'on visite Liverpool, Londres, Rouen, Paris, Bordeaux, et Lourdes, c'est-à-dire que l'on traverse toute la France du nord au sud avant d'atteindre les Pyrénées, avec halte dans chacune de ces villes. Puis au retour, nouveau séjour à Paris et à Londres, avant de revenir à Montréal, point de la mise en route. Dans le prix du voyage, sont compris les frais d'hôtel, de voitures, de déplacements, les pourboires, etc., le tout offrant une occasion splendide et rare d'une idéale tournée.

Le pèlerinage à Lourdes garantit de plus aux dames et aux jeunes filles qui sont seules, une parfaite sécurité. Beaucoup parmi elles n'oseraient tenter isolément une expédition aussi lointaine, à cause des ennuis et des désagréments que des déplacements, dans des pays étrangers, pourraient leur faire encourir.

Toute crainte disparaît avec l'organisation de M. Rivet, car, non seulement, les voyageuses trouveront en lui l'homme courtois et aimable que nous connaissons tous, mais elles auront aussi un guide intelligent, renseignements souhaitables, et se chargeant généreusement de tous les tracas inséparables de pareilles entreprises.

Devant de tels avantages, la dépense reste sans importance aucune.

Pour un très léger surplus, M. Rivet s'engage encore à pousser une pointe jusqu'à Liège avec celles des excursionnistes que l'Exposition terait. Ce sera donc un voyage très complet, et je ne saurais trop engager mes lectrices à profiter de cette rare aubaine.

M. Rivet ne désire pas conduire en Europe, un trop grand nombre de personnes. Le chiffre des voyageurs sera donc forcément limité et les premiers inscrits sur la liste seront les premiers servis. Enfin, je ne puis mieux recommander ce pèlerinage dont j'ai l'intention de profiter moi-même, qu'en me mettant à la disposition de mes correspondantes qui aimeraient obtenir des explications plus détaillées et plus précises.

JUSTINE.—J'ai reçu votre lettre, et l'adresse a été mise comme vous le désirez.

JEAN DE CANADA.—Je suis obligée de remettre la publication de votre article au prochain numéro. Merci.

GAELIQUE.—Vous ignorez que l'Irlande était appelée, au cinquième siècle, l'Ecole de l'Occident, et vous n'êtes pas un vrai fils d'Erin si vous oubliez que les Hiberniens sont des Celtes comme les Français, des Celtes au cœur magnanime, à l'âme limpide comme leurs lacs, aux yeux couleur du ciel, aux lèvres faites pour la chanson et la poésie... 20.—

Les bardes irlandais sont nombreux et ont, tour à tour, battu le rythme de leurs chants au choc des glaives sur les bosses sonores des boucliers.

RICARDO.—La mode des moustaches vient de l'Espagne, paraît-il. Je vous cite ce que j'ai trouvé à ce sujet palpitant d'intérêt. Lorsque les Maures eurent envahi la Péninsule, les populations chrétiennes et musulmanes se trouvèrent si bien mêlées qu'elles ne pouvaient plus se

reconnaître entr'elles. Il fallut s'entendre afin de trouver un signe, au moyen duquel, au premier coup d'œil, les chrétiens se reconnaîtraient et pourraient s'aider à l'occasion. Ils laissèrent croître, sur la lèvre supérieure, une ligne horizontale de barbe, et, sous la lèvre inférieure, un bouquet perpendiculaire qui donnait à l'ensemble l'apparence d'une croix. Je ne prends pas la responsabilité, Ricardo, de cette histoire un peu fantaisiste.

HENRIETTE L.—La beauté, sans qualités, peut fixer un moment le goût ou la fantaisie, mais elle ne retient pas. 20.—Il paraît établi d'une manière générale que la vie de la femme est notablement plus longue que celle de l'homme.

EMILE.—Je livre à votre réflexion cette pensée d'Alphonse Karr : Quand les femmes aiment quelque chose, cherchez et vous trouverez que sous la chose qu'elles aiment, il y a quelqu'un."

Faute d'espace, je suis forcée de renvoyer les réponses des autres correspondantes à une fois.

FRANÇOISE.

Le médecin.—Maintenant, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire : Pas d'excitation. Un choc nerveux pourrait vous être fatal.

Le patient.—Veuillez donc être assez bon de vous rappeler cela, lorsque vous me présenterez votre compte.

## PUNDE & BOEHM

Coiffeurs, Perruquiers  
et Parfumeurs  
2365 STÉ-CATHERINE Ouest  
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp. Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

JEAN DESHAYES, Graphologue  
13 rue Notre-Dame, Hochelaga  
MONTREAL.



**Propos d'Etiquette**

*D.---Y a-t-il un temps fixé pour la durée des fiançailles ?*

R.—Il n'y a pas de temps fixé pour cela, mais, il est généralement reconnu que le temps des fiançailles ne doit pas être long, et ceci pour plusieurs raisons. Généralement, un engagement dure trois ou six mois, quelquefois un an.

*D.---Peut-on demander l'âge d'une personne dans une conversation familière ?*

R.—C'est une impolitesse doublée d'une indélicatesse de demander l'âge d'une personne, même au cours d'une conversation familière.

*D.---J'aimerais à surmonter ma timidité, que puis-je faire pour cela ?*

R.—Bien que cette demande n'entre pas dans le domaine de l'étiquette, je n'ai pas d'objection à vous répondre que pour être un peu moins timide, il faut essayer de vous oublier un peu, et de ne pas croire, par exemple, que lorsque vous entrez dans un salon, ou que vous prenez la parole, l'univers entier a les yeux sur vous.

*D.---Puis-je offrir à une dame de l'argent pour donner à la quête qui se fait à l'église alors que je l'accompagne à la grand'messe ?*

R.—Généralement, la dame a toujours, dans sa bourse, de la menue monnaie, pour la quête. Si, par hasard, elle n'en avait pas, elle peut accepter l'argent que le monsieur lui offre. Quelques femmes, cependant, dans ces circonstances, préfèrent ne rien accepter du tout.

*D.---Comment doit-on manger un gâteau ?*

R.—On mange un gâteau comme on mange du pain, en le cassant par petits morceaux. Si le gâteau renferme de la confiture, de la crème ou autre substance de ce genre, on doit manger le gâteau, dans son assiette, avec une fourchette.

*D.---Un homme de profession ou occupant une haute position dans la vie sociale, peut-il dans une lettre faire accompagner sa signature de son titre ?*

R.—Certainement, non. Pas dans une lettre. Mais il peut se donner son titre dans un article de journal ou dans tout document officiel qui demande d'établir sa position

devant le public.

Je ne puis reproduire ici, la demande de "Trois-Etoiles" à cause de la maligne interprétation que des malveillants pourraient lui prêter. Je me contenterai donc de lui dire qu'elle doit offrir les friandises la première à la personne qui l'a priée de faire les honneurs de son réduit. On ne doit pas s'ennuyer là-bas, chère Trois-Etoiles. Mes compliments, vous êtes en belle compagnie.

LADY ETIQUETTE.

**RECETTES FACILES****Patés aux Huitres**

Après avoir fait cuire les huitres pendant trois minutes, enlevez-les et coulez le jus. Faites une bonne sauce au beurre avec du "corn-starch" auquel vous ajoutez le jus et les huitres, assaisonnez au goût. Faites une pâte, étendez-la bien mince ; mettez dans de petits moules et ajoutez votre préparation d'huitres. Que vos moules ne soient pas tout-à-fait pleins. Une pinte d'huitres vous donnera douze à quinze petits pâtés.

**Soupe aux Tomates**

Prenez douze tomates pour à peu près deux pintes de bouillon bien fort, une tasse et demie de carottes râpées, de tomates bien pilées, deux oignons, des têtes de clou, du chou-fleur, sel, poivre ; on laisse cuire une heure et demie.

**Plat de Fromage**

Une tasse de pain émietté, que vous mettez tremper un quart d'heure, dans une quantité suffisante de lait frais. Prenez trois œufs et battez tout cela ensemble, ajoutez une cuillerée de beurre fondu, une demi-livre de fromage râpé, mettez dans le plat et saupoudrez de pain émietté. Faites cuire.

**Tarte au Citron**

Deux citrons, deux tasses de sucre, quatre œufs, la grosseur d'un œuf de beurre ; râpez l'écorce et tranchez le citron, battez les jaunes d'œufs, mêlez-les avec le sucre et le citron ; brassez le tout ensemble et mettez-le dans les tartes. Quand elles seront cuites, vous battrez les blancs d'œufs avec du sucre et vous les jetterez dessus ; puis faites brunir.

**CONSEILS UTILES****Boutons, éruptions et feux au visage**

Habituellement, les bons savons, cosmétiques et eaux de toilette entretiennent la peau en bon état ; quelquefois pourtant leur usage est insuffisant à prévenir certains accidents herpétiques : tels que boutons ou papules plaques furfuracées, etc., qui se produisent sur le visage et ne laisse pas malgré leur bénignité que d'être une cause de préoccupation et de gêne... L'un des meilleurs moyens peut-être pour s'en délivrer, certainement le moins dispendieux et qu'on a toujours sous la main, est d'y faire servir le vulgaire sel de cuisine, le "chlorure de sodium" des savants. On en prend une poignée, qu'on jette dans 1-4 de verre d'eau, on laisse la dissolution s'opérer. De l'eau qui la contient on imbibe les taches affectées, sur lesquelles on la laisse sécher.—Rarement les boutons ou éruptions cutanées qui n'ont pas une origine dartreuse résistent à ce traitement, répété au besoin pendant quelques jours.

La dissolution préparée et appliquée à chaud paraît avoir encore une action plus décisive.

**Ne'toyage des couvertures**

Les couvertures qui ont servi tout l'hiver ont absorbé beaucoup de saletés. Dans beaucoup de maisons on se contente de les battre au printemps et de les pendre au soleil, lors même qu'elles ont servies sur des lits de malades ; c'est une très grosse faute. On les nettoie à fond et sans grand mal par le procédé suivant : Pour deux couvertures, faire dissoudre une demi-barre de savon, lorsqu'elle est fondue, ajoutez une cuillerée à soupe de borax et deux cuillerées d'ammoniaque. Ajoutez suffisamment d'eau pour recouvrir les couvertures. Laissez-les tremper dans cette eau de savon pendant une heure sans les froter. Rincez à grande eau et pendez-les sans les torré.



# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

J'ai pensé, chers petits amis, qu'il vous serait agréable de faire plus ample connaissance avec l'aimable correspondante de votre page, la sympathique amie de tous nos neveux et nièces, Mademoiselle Christine de Linden.

La biographie suivante, recueillie dans un magazine anglais, et que je traduis à votre intention, vous en dira plus long que tout ce que j'aurais pu vous raconter moi-même de celle qui s'intéresse tant à vous tous, et qui vous veut tant de bien :

Le baron de Linden, chambellan de l'empereur d'Autriche, est une personnalité agréable et distinguée, et il ne perd aucunement sa popularité quand il apparaît en société accompagnée de sa fille.

La baronne Christine loin d'être gâtée par le fait qu'elle est fille unique, jolie brunette, profondément intelligente et bien instruite, est simple et bonne. Elle possède très bien les langues anglaise, italienne, française et allemande. Son mode d'éducation n'a pas été celui de la plupart des femmes, mais elle a étudié d'une manière sérieuse, et les morceaux de maîtres ont fait les délices de sa plus tendre jeunesse. Quelque peu d'érudition, quoi qu'on en dise, ajoute au charme naturel de la femme et à la vivacité de ses réparties, pourvu que cette érudition se montre comme inconsciemment, sans aucune recherche et sans pédanterie. Le feu prince Edouard de Saxe-Weimar, versé dans l'étude des caractères aussi bien que connaisseur en beauté, fut un de ceux dont la mort causa à mademoiselle de Linden et à ses parents, des regrets comme savent en laisser des amis dont on a connu la valeur et apprécié les qualités.

TANTE NINETTE.

## Reponses a Jeux d'Esprit du No 23

### ENIGME

De par la volonté de monsieur l'imprimeur, Modeste, je me tiens bien au bas de la page, Pour ramener au leurre un oiseau trop volage, La manœuvre qu'emploie un habile chasseur, Un terme de plain-chant peu connu du vulgaire, A ce titre, je suis quelque peu cléricale, Je suis ce qu'on fait dans un but électoral Enfin, du commerçant, la coutume ordinaire.

Rép. — RECLAME.

Ont répondu: Adrien St-Onge, Rosaire S. Alma St-Amour, Joséphine B. Primevère, José-Maria et Armand C., Québec; René et Hilaire Pelletier, Yve et Josette V., Montréal.



### Charades Amusantes

Cœur dur comme pierre, chair jaune et habit bleu.

Qu'est-ce qui se voit dans chaque minute, mais jamais dans une seconde?

1. Rép. — Prune.

2. Rép. — La lettre "m".

Ont bien répondu: Alma Saint-Amour, Joséphine B. Primevère, Québec; Hilaire Pelletier et Josette V. Montréal.

ECOLE GARNEAU: Cécile Dubé, Roger Dorval, Athanase Juneau, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Amanda St-Georges, Laurenza Delorme, Maria Mathieu, Marie-Jeanne Scantland, Ivonne Landreville, Dona Landreville, Ls. Philippe Bélanger, Rosario Barrette, Eric Roy, Edouard Faulkner, Arthur St-Georges, Wilfrid Foisy, Alfred Moreau, Dora Joinette, Juliette Pelletier, Laurenza Lajoie, Emile Désilets, Ubalde Séguin, Abdon Côté, Arthur Landry, Léon Mackay, Armand Laverdure, Laura Peachy.

## A propos de correction

Je prie mes neveux et nièces d'excuser les fautes d'orthographe ou de mise en pages qui se sont glissées dans notre domaine, lors du numéro dernier. Les douloureuses circonstances dans lesquelles nous nous sommes trouvées, ne nous ont pas permis de surveiller les épreuves avec autant de soin que nous l'aurions voulu.



### Laureate du Prix d'Assiduite

C'est avec plaisir, que cette année encore, le prix d'assiduité est décerné à ma petite nièce, Marie-Antoinette Gosselin, de Chicoutimi, qui, malgré ses autres devoirs, n'oublie pas celui qui consiste à s'occuper de la Page des Enfants du "Journal de Françoise". A elle maintenant de me dire ce qu'elle préférerait en fait de livre de lecture. Je la laisse entièrement libre là-dessus.

Mes félicitations non moins senties à tous mes fidèles enfants de l'École Garneau. A eux aussi, je veux leur donner un souvenir et un gage de ma satisfaction.

Je laisse à leur sage directrice le soin de guider leur choix et ce qu'elle aura décidé, aura auprès de Tante Ninette, force de loi.

TANTE NINETTE.



### Jeux d'Esprit

#### GEOGRAPHIE

Nommez les principales villes de la Nouvelle-Ecosse et de l'île du Prince-Edouard, et ce qu'on entend par Provinces Maritimes, où commencent-elles et où se terminent-elles?



### Histoire du Canada

Racontez en deux ou trois lignes ce qui rendit célèbre Mme Drucourt.



### Recreation en Famille

#### LE ROBINET REVELATEUR

On sait qu'il y a des encres, appelées encres de sympathie, qui permettent à deux personnes de s'écrire sans qu'un intermédiaire puisse



# PAGE DES ENFANTS

déchiffrer un seul mot de leur correspondance. En écrivant avec une dissolution de "chlorure de cobalt" par exemple, on obtient des caractères absolument invisibles, une fois l'écriture séchée, et qui apparaissent au contraire avec une couleur d'un beau bleu foncé, dès qu'on chauffe près du feu la lettre ainsi écrite.

Une des encres de sympathie les plus simples est assurément le jus d'un oignon, qui, invisible quand on écrit, devient d'un beau brun une fois chauffé.

Mais ici, ce n'est pas le feu, mais l'eau qui va nous servir à révéler des dessins et des caractères que personne ne pourrait arriver à déchiffrer.

Dessignons et écrivons avec une plume sur une feuille de papier ordinaire, mais, au lieu de tremper la plume dans l'encrier, trempons-la dans notre flacon de gomme arabique. Une fois l'écriture et les dessins bien secs, ce qui ne tarde guère, frottons toute la surface du papier avec un tampon de linge enduit de plombagine (la même que l'on emploie pour faire reluire les fourneaux de cuisine). Si vous présentez au public le papier ainsi noirci, personne ne pourra rien y voir, n'est-ce pas? C'est alors que vous portez le papier sous le robinet de l'évier; vous l'arrosez quelques instants avec un mince filet d'eau, et alors, oh miracle! voilà l'écriture et les dessins qui apparaissent très nettement, en blanc sur fond noir, comme s'ils avaient été tracés sur un tableau noir avec de la craie. On comprend ce qui s'est passé: l'eau a dissout la gomme, partout où elle se trouvait, et a entraîné la plombagine seulement là où il y avait un trait; le reste de la plombagine est resté fixé au papier, formant le fond noir, sur lequel se détachent en blanc tous les caractères restés invisibles jusque-là.

Le véritable nom de la plombagine est le graphite. Il n'y a pas de plomb dans cette substance, qui est donc improprement nommée ainsi. Coupé en baguettes minces, le graphite fournit d'excellents crayons à dessins. Mêlé à l'argile, il sert à faire des creusets réfractaires. Enfin, en mécanique, la poudre de graphite, mélangée de graisse constitue l'un des meilleurs lubrifiants connus.

## Anglicismes

### ANGLICISMS

### EQUIVALENTS FRANÇAIS

onner du "trouble" à quelqu'un.	Causer des "désagréments", de la "fatigue", des "démarches" à quelqu'un.
Prendre le "trouble" de . . . . .	Se donner la "peine", de . . . . .
Avoir du "trouble" à faire une chose . . .	Avoir du "mal", de la difficulté" à la faire.
C'est trop de "trouble" . . . . .	C'est prendre trop de "peine", ce n'est pas la "peine", cela n'en vaut pas la "peine".
Il a bien du "trouble" avec cette affaire-là . . . . .	Il a beaucoup d'"ennuis", il rencontre beaucoup de "difficultés", "d'obstacles"; il a beaucoup de "mal".
Ses enfants lui donnent bien du "trouble" . . . . .	Lui causent beaucoup de "désagréments", de "soucis", d'"ennuis", d'"embarras".
Je vous "troulerai" pour le pain . . . . .	Voulez-vous bien me passer le pain? Je vous prie de me passer le pain? veuillez me passer le pain; puis-je vous prier de me passer le pain?

"Trouble", en français, signifie : 10. Confusion, désordre; 20. Brouillerie, mésintelligence; 30. (au plur.) Soulèvements populaires; 40. Agitation de l'âme, de l'esprit; etc. En d'autres termes, trouble s'entend 10. de l'état où la limpidité est altérée; 20. de l'état où la lucidité est altérée; 30. de l'état où la tranquillité est altérée.

De même, "trouler" se dit, en français, pour 10. priver de limpidité; 20. de lucidité; 30. de tranquillité.

Par analogie, on dit "trouler" manière inopportune; la dernière phrase que nous avons traduite serait donc française, si on lui donnait cette forme: "Permettez que je vous trouble pour vous demander du pain"; mais elle ne serait pas des plus élégantes.

"Point de plaisir sans "trouble", veut dire: Point de plaisir sans une certaine agitation de l'âme, point de joiesans mélange. Entre ce sens

et celui que nous donnons au mot "trouble", il y a une nuance.

"Les "troubles" de 1837." Cette expression est française.

Le "trouble" n'est pas le "chagrin"; mais le "chagrin" peut porter le "trouble" dans l'âme.

*"Le Bulletin du Parler Français."*

A l'Exposition des Travaux Ménagers qui a eu lieu dernièrement, les dames, dont les noms suivent, ont reçu des prix pour la confection, la teinture, ou le dessin des ouvrages ménagers, tels que catalogues, couvertes, toiles, tapis, etc.: Mlle J. Chamard, Mme Louis Tremblay, comté de Charlevoix; Mme Bouchard, comté de Terrebonne; mention honorable, Miss Bambrick, Ile du Prince-Edouard, Mesdames Elzéar Girard, Prudent Lavoie, Renaud Bouchard, David McNichol, Basile Goudreau, toutes du comté de Charlevoix, Mme Albert Lévesque, Baie des Chaleurs, Mme Magloire Castonguay, comté de Matane, Mme Xavier Beauchamp, Mmes Cécilia Déglise, Pierre Dubois, Caughnawaga, Mme Michel Massé, Petit Métis, Mme McLeod, Cap Breton.

Nos félicitations aux heureuses concurrentes.

◆ ◆ ◆

Dialogue entre Tomy et sa bonne.

—Quel bel oiseau!

—Oui, et il est sage; il ne crie pas comme tu le fais.

—Oh! oui, mais personne ne lui fait sa toilette.

◆ ◆ ◆

Mlle Lili, âgée de trois ans, interroge son frère, le petit Jacques, gentleman de sept ans.

—Que c'est ça, sur la table?

—Des poireaux.

—Que c'est ça des poireaux?

Jacques réfléchit quelques instants, puis avec conviction:

—Des poireaux, dit-il, c'est des manches d'oignons!

◆ ◆ ◆

Aux bains de mer:

—Ah! madame, nous vous ramè-nons votre petit garçon qui a été bien près de se noyer.

—Le polisson!... Je lui avais pourtant bien recommandé de ne pas approcher de l'eau tant qu'il ne saurait pas nager!...



FEUILLETON

## Le Mal du Pays

Par M. AIGÜEPERSE.

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Avec tes rêves de fierté, tu devras piocher dur, je t'en avertis, et demeurer surtout un garçon sage, sans être bégueule, ce qui te ferait haïr de tes camarades, ou devenir leur risée. Tu comprends?

Et Jacques s'était installé dans la petite mansarde, au mobilier sommaire, et Jacques avait "pioché dur", et Jacques était resté un "garçon sage, sans être bégueule". Mais au prix de quels combats avec lui-même, au prix de quelles tortures de tout genre? Lui seul aurait pu le dire.

Malgré les sollicitations incessantes de la baronne Heurtel et du docteur Roscob, malgré leurs avances sans nombre, Jacques avait lutté et souffert seul. Oh! ces luttes contre certaines "griseries" offertes aux heures particulièrement noires, qu'elles l'avaient laissé parfois brisé, pantelant, presque à bout de forces! Oh! ces souffrances, qu'elles avaient été affreuses dans leur diversité! Certes, la baronne Heurtel, le docteur Roscob avaient procuré des leçons; mais que de chômages causés par des départs, des maladies, des caprices d'enfants ou de parents! Et alors? Alors, l'hiver, c'était le froid glacial dans la mansarde, les études au lit pour épargner un maigre feu de charbon; un petit pain, du saucisson ou du fromage comme repas. L'été, c'était le manque d'air sous les ardoises brûlantes. En toute saison, c'était le mal du pays atroce, dévorant, qui, tantôt minait ses forces au point de paralyser son amour du travail, tantôt l'enfiévrant et lui faisait passer les nuits sur ses livres pour arriver

plus vite à l'examen final permettant le retour à Orcines.

Jamais, ainsi que l'avait dit la baronne, un mot n'avait trahi soit l'inexorable ennui qui le rongait dans la capitale, soit le projet bien arrêté d'aller vivre en Auvergne. Personne ne s'étonnait de l'amaigrissement, de la pâleur de ce piocheur intrépide, que le docteur Roscob citait, comme exemple, à ses autres élèves: — les forçats de l'étude ne sont jamais gras et roses! — Et chacun de ceux qui connaissaient le jeune homme, son intelligence, son amour passionné pour la carrière médicale, lui prédisait, à Paris, un brillant avenir.

Il souriait sans répondre... Il souriait à son rêve obsédant du jour et de la nuit: une petite maison blanche nichée dans du feuillage; à droite, une échappée sur l'étroite vallée qui relie Fontanat à Royat par son frais ruban vert et ses ruisseaux chanteurs; à gauche, des plaines immenses: — pâturages à l'herbe courte et nourrissante, ajoncs d'or et bruyère rose, — terminées par la chaîne des Puys, à la fois majestueuse et riante. Avec cela, des chants d'oiseaux, des aboiements de chiens de ferme, des bêlements de moutons, des senteurs de thym et de jeune sève, des odeurs saines d'étables, des cliquetis de sabots, des plaintes de pâtres, ou des sons de musette apportés par la brise âpre des sommets.

Ces vieux airs du pays, au doux  
rythme obsesseur,  
Dont chaque note est comme une petite sœur,  
Dans lesquels restent pris des sons  
de voix aimées,  
Ces airs dont la lenteur est celle des  
fumées  
Que le hameau natal exhale de ses  
toits,  
Ces airs dont la musique a l'air d'être  
en patois (1)

Il souriait... Souvent aussi il pleurait... Et quand la nostalgie l'empoignait trop fort, laissant ses livres, fuyant ses camarades, il allait rôder des heures entières vers cer-

(1) "Cyrano", de Rostand.

tains quartiers où les Auvergnats forment en quelque sorte, une petite colonie. Marchands de chiffons, de parapluies, de marrons, hôteliers y vivent côte à côte dans une harmonie complète. La semaine, chacun vaque à ses affaires. Le dimanche, les "vieux" se réunissent devant les portes pour causer du pays, tandis que la jeunesse dédaigneuse des polkas, danse des bourrées d'Auvergne. Tous ces braves gens avaient fini par connaître "Monsieur Jacques, l'étudiant de chez nous". On guettait son arrivée, on lui faisait fête... "Monsieur Jacques" écoutait les récits des vieux, parlait patois, tout en regardant les bourrées, et rentrait dans sa mansarde, les poches gonflées de noix ou de châtaignes, le cœur plus triste encore, peut-être, qu'au départ.

Comme les écoliers, il prenait alors un almanach, recomptait les jours, les mois qui le séparaient des épreuves finales, et concluait invariablement par cette phrase, prononcée avec une ardeur intense: "Oh! quand donc pourrai-je dire: "Adieu, Paris!"

C'en était fait, maintenant, de la thèse, des examens, de tout. Le train fuyait, emportant le jeune docteur. Mais comme, ici-bas, la joie ne peut être complète, Jacques, bien qu'arrivé au moment de la réalisation de ses rêves, avait un nuage dans le ciel de son bonheur. Son "adieu" à Paris n'était encore qu'un "au revoir"...

III

"Durtol! Durtol! Durtol!"

La voix de l'employé, tout proche de son compartiment, réveilla en susaut Jacques Orvanne. Il mit la tête à la portière, ramassa à la hâte ses bagages et sauta sur le quai, honteux, mécontent d'avoir dormi pendant le trajet, au lieu de savourer son plaisir, au lieu de guetter à l'horizon le ligne onduleuse des montagnes... La locomotive repartait déjà dans les tranchées, avec des sifflements aigus, qu'il restait encore ahuri, agacé, sans entendre le contrôleur réclamant son billet.



Enfin, le billet est donné, la malle reste à la consigne, jusqu'à ce que le commissionnaire vienne la chercher le lendemain, et, bien réveillé cette fois, Jacques escalade un sentier de chèvre, ce que les gens du pays appellent "la coursière".

Elle est jolie la coursière, pleine d'imprévus qui ravissent le jeune docteur, bien qu'il les connaisse de longue date. Tantôt, c'est une échelle creusée en pleine roche, tantôt un lacet qui serpente dans la prairie, tantôt un sous-bois mystérieux. Et toujours, toujours, on monte... Durtol n'apparaît plus que comme un village liliputien, sur lequel descend la brume du soir... Sarcenat se cache parmi les arbres... Ouf! la montée est finie. Voilà le plateau.

On jouit, de là, d'une vue merveilleuse. Mais le jeune homme, qui aime tant les échappées, les sommets, le chaos, l'immensité, ne s'arrête pas une minute, soit pour reprendre haleine, soit pour s'évitrer de la beauté du paysage. Au contraire, un sourire aux lèvres, il presse le pas. Juste en face de lui, les dômes dressent leurs festons inégaux dans un ciel sans nuage ; et, par un effet d'optique, Orcines semble appuyer au Pariou son église et ses maisons. Dans le clocher de dentelles, l'"Angelus" annonce l'arrivée de la nuit... Il vient, de tous les pâturages, des tintements de clochettes, des aboiements, des appels pour le retour à l'étable. Une musette commence même une joyeuse ritournelle. C'est le rêve!... Et Jacques va toujours plus vite, courant presque, les yeux extasiés, le cœur battant, aspirant à pleins poumons la bise âpre de la montagne, se grisant des mille bruits du soir.

Enfin, voilà le jardin, avec ses légumes poussant à la diable et ses pommiers rabougris, le champ moitié blé, moitié pommes de terre, la maison basse couverte de chaume tout moussu.

—Mère, c'est moi!

—Toi!

Une paysanne sèche et ridée, occupée à tremper la soupe devant lâtre, avait bondi avec la vivacité d'une jeune fille... Maintenant, les

bras passés autour du cou de Jacques, elle l'embrassait à pleines lèvres, tout en geignant sur sa maigreur extrême.

—Mon pauvre fieu, que tu as besoin de te "corporer". Ah! tu n'y retourneras plus à ce Paris!... Le bon air, des tapées de soupe, des tranches de lard t'auront vite donné des couleurs et des joues. Les malades ne voudraient pas d'un "esquelette" comme toi... Ils auraient peur!!!... Tu es venu à pied, j'en suis sûre? Nous ne t'attendions que demain. Si tu avait écrit, le père serait allé te chercher à Durtol avec le char aux Herbelay. Toujours le même, mon pauvre gars! Une tête folle, bien que tu sois très savant, à ce qu'il paraît. Heureusement ta chambre est prête. On l'a tapissée et blanchie. Ça te fera un beau cabinet pour tes clients.

La mère Orvanne, peu causeuse d'habitude, comme la plupart des montagnardes, parla encore longtemps de sa joie, de ses projets d'installation, sans que Jacques cherchât à l'interrompre, sentant que son arrivée imprévue la grisait comme il était grisé lui-même, mais d'une autre manière.

—Mon père? demanda-t-il, quand, enfin, elle s'arrêta à bout de souffle et de baisers.

—Ton père...

Elle n'eut pas le temps d'achever. Précédé d'un gros chien de berger, qui se jeta sur le jeune homme avec des aboiements fous, un paysan, rouge et courtaud, entra, essoufflé, sachant déjà par les voisins le retour du voyageur.

Moins expansif que sa femme, mais tout aussi content, il embrassa Jacques, le regarda avec un mélange d'orgueil et de pitié, puis, lui désignant le banc placé devant la table de sapin:

—Assieds-toi. Pour un médecin que tu es, tu m'as l'air rudement malade. Paris, vois-tu, c'est la mort des gars d'Auvergne. Femme, la soupe. J'ai une faim de loup, et le petit doit être comme moi.

"Le petit" eut immédiatement devant lui une énorme écuelle à fleurs étranges, où s'entassaient pain noir,

pommes de terre, choux, qu'on arrosa d'un verre de crème. Et lui qui, la veille, n'avait pu, faute d'appétit, manger plus d'un œuf à la coque, s'ingurgita cette pâtée avec une ivresse sans nom. Ensuite, sa mère voulait lui faire les honneurs de la fameuse chambre nouvellement tapissée, il réclama de coucher à l'étable.

Depuis des mois, il ne dormait presque plus dans sa mansarde parisienne. Maintenant, impérieuse, la réaction se faisait sous l'empire du bonheur. Il s'étendit avec volupté entre les draps de grosse toile qui sentaient le serpolet de la montagne. Il entr'ouvrit les rideaux grossiers de son lit-armoire, pour aspirer l'odeur chaude et saine de l'étable... A la faible clarté du "chaleur", il regarda un instant les jambons suspendus à la poutre noircie, les poules endormies, la tête sous l'aile... Il écouta le souffle puissant de la remplaçante de Néra, quelques coups de cornes de la remplaçante de Miquette ; puis, peu à peu, tout se confondit. Plus encore que pendant le voyage, le sommeil était venu, profond, réparateur . . . . .

Pour les sensitifs, pour les artistes, l'automne est charmant en pays de montagnes, quand ces montagnes sont celles d'Auvergne, d'altitude moyenne, et que les violentes rafales du vent d'ouest ne soufflent pas trop hâtivement. Cette année-là, le temps restait doux et beau. Jacques avait quitté Paris froid, pluvieux. Il trouvait Orcines inondé de soleil, un ciel aux lointains indéfiniment bleus, une brise tiède qui sentait le printemps plutôt que l'approche de l'hiver. Aussi, le jeune homme partait-il dès l'aube, pour rentrer à la nuit tombante, et recevoir les gronderies de la mère Orvanne qui, fière et folle de son "Monsieur", eût voulu le soigner à sa façon, au lieu de le sentir loin d'elle une journée entière, allant par monts et par vaux... Mais Jacques savait, lui, que, seules, ces courses au grand air pouvaient lui rendre ses forces physiques épuisées ; que, seul, le bonheur de revoir tous les



endroits connus, aimés, avec la certitude d'y demeurer toujours, pouvait lui enlever ce mélange de fièvre et de torpeur qui, tour à tour, brûlait son sang, anéantissait sa volonté. Donc, dès l'aube, il quittait furtivement l'étable. Dans la fraîcheur matinale, il traversait les plaines silencieuses, pour escalader quelque cime : un jour celle-ci, un jour celle-là, afin de varier le plaisir, et toujours à pic, parmi la bruyère déflourée qui s'émaillait de petits œillets pourpres, dont il décorait sa boutonnière.

Parvenu au sommet, il assistait au lever du soleil, regardait la brume s'élever lentement du sol, flotter un instant, comme indécise, puis disparaître soudain. Alors, Jacques s'oubliait des heures à chercher dans l'espace inondé de lumière, les lacs, les villages, les forêts, les vieilles ruines. Il redescendait des hauteurs enivré d'air et de silence, et, peu à peu, la solitude s'animait... Sur les pentes, il rencontrait des bergers au milieu de leurs troupeaux ; plus bas, des villageois occupés à la récolte des pommes de terre ou travaillant dans les champs. Il causait avec eux, ravi de parler cet affreux patois d'Auvergne, qui lui semblait l'idiome le plus harmonieux du monde. Souvent, il partageait leur frugal repas ; ou bien, dans la première ferme trouvée sur sa route, on lui donnait du lait et de lourdes "farinades" qu'il dévorait comme un loup affamé.

La sieste se faisait sur un lit d'aiguillettes de pins, parfumées de résine, dans la fraîcheur, le silence des grands bois, parfois aussi à l'ombre d'une meule de foin, dont l'odeur pénétrante portait au sommeil, tandis que des grillons, des cigales chantaient des berceuses de leur petite voix grêle.

Et quel bienfaisant repos, loin des bruits de la ville ! Plus de roulement de voitures, plus de querelles de voisins, plus d'études incessantes de piano, rien que le calme de la montagne... Jacques en jouissait avec une intense volonté, sans lire, sans penser même. Il oubliait les heures... Elles coulaient si vite que,

toujours, avec un soupir, il prenait le chemin du retour. Impossible d'attendre davantage cependant. Le soleil disparaissait derrière le Puy-de-Dôme, laissant sur le ciel bleu comme une traînée d'or ; les lointains se voilaient d'une brume violette ; en plaine, le crépuscule tombait lentement, adoucissant les teintes, donnant à toute chose un air de mystère.

Cette approche de la nuit paraissait au jeune homme si ineffablement belle et douce, qu'il faisait l'école buissonnière pour rentrer au village. Il suivait les sentiers feutrés de mousse des bois et déjà sombres, s'attardait dans les petits chemins creux, dont les buissons palpitent sous d'innombrables frissonnements d'ailes, errait à travers les landes incultes pleines du parfum subtil des menthes, du thym, du mélilot, qu'il foulait sous ses pas.

Avec ces rêveries, ces arrêts, ces détours, la nuit était venue quand il arrivait à Orcines, et la mère Orvanne recommençait ses doléances. — Courir la journée entière, alors qu'il pouvait la suivre au champ, là, tout près, et rester tranquille à l'ombre douce du grand sorbier ! C'était fou ! Il voulait finir de se tuer, bien sûr.

Pourtant, au bout de quinze jours la paysanne dut convenir, à part elle, que le régime était bon. Jacques reprenait sa vigueur ; la pâleur de son visage disparaissait sous un hâle salubre ; plus de fièvre, plus d'anéantissement. Un ananéit de cannibale, un sommeil de marmotte. La montagne avait guéri son enfant.

(A suivre.)

## Assurance de la femme au profit de ses enfants

Dès le début de la vie conjugale, lorsque la présence d'un enfant vient ajouter aux joies du foyer, les soucis de la maternité, de graves questions préoccupent la jeune femme : Ces petits êtres auxquels elle donne le jour, pourra-t-elle les guider toujours ? Qu'arriverait-il si la mort venant à la frapper en pleine jeunesse, laissait les petits à la merci de soins étrangers ? Pourraient-ils recevoir l'éducation conforme à leur rang social, et plus tard l'instruction en rapport avec leurs visées d'avenir ?

Il est une solution facile à ce problème, et qui enlèvera aux jeunes mères une grande part de leurs appréhensions. Qu'elles profitent des premières années de mariage, du moment où le superflu se rencontre plus facilement à la maison, pour mettre de côté l'excédent de leur budget, et prendre une assurance de dotation réversible sur la tête de leurs enfants. Si elles viennent à disparaître, les orphelins recevront quand même l'instruction qui leur ouvrira toutes les carrières, et si elles survivent, elles pourront toucher le montant de leur assurance juste au moment où ce capital sera utile à l'établissement de leurs enfants.

Que faut-il pour cela ? Ne pas attendre. Commencer, avec la nouvelle vie, la pratique de l'épargne. Les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petites économies formeront, sans grands sacrifices, le montant de la prime annuelle.

Pour tous renseignements s'adresser

**La Sauvegarde** Compagnie  
d'Assurance  
VIE CANADIENNE FRANÇAISE

26 RUE ST-JACQUES



Comment savez vous que le Café que vous buvez est le meilleur, si vous n'en essayez pas d'autre ?

ESSAYEZ LE

**Café de Madame Huot**

Et voyez votre erreur. C'est le Café  
Ideal, Pure, Riche et délicieux.

En vente par tous les bons épiciers. En canistres 1lb, à 40c  
2 lbs, à 75c. En gros chez

**E. D. MARCEAU**

281 & 285 rue St-Paul

**MONTREAL**